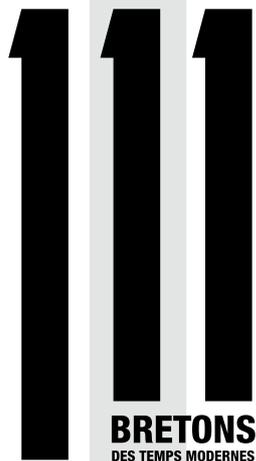


111
BRETONS
DES TEMPS MODERNES
BRETONS
DES TEMPS MODERNES





BRETONS
DES TEMPS MODERNES

À défaut de Bretagne

À l'âge de vingt ans, je suis tombé par hasard sur une *Histoire de Bretagne*. Il faudrait mettre en garde contre ce genre de découvertes. Prenant conscience de l'étendue de ce que l'on m'avait caché à l'école, j'en restai longtemps extrêmement vexé ! Nous avons bien eu, nous Bretons, et pendant plusieurs siècles, une histoire séparée de l'histoire de France, ainsi qu'un État plutôt bien organisé pour l'époque. Et de vraies guerres contre les Francs puis les rois de France.

Partout ailleurs en Europe, des événements de cette importance seraient connus du grand public, fêtés ou pleurés, mais célébrés d'une manière ou d'une autre. Ici, silence. « Ton pays n'existe pas », me disait-on lorsque je pointais la disparition de l'Histoire. Il m'a suffi ensuite de lire le *Comment peut-on être breton ?* de Morvan Lebesque pour comprendre que je n'étais pas le seul à m'être senti dépossédé de quelque chose dès la naissance. Expiant ainsi une sorte de pêché originel dont je n'ai pas encore bien compris la nature...

Sans Histoire en tous les cas, appréhender la Bretagne devient, c'est sûr, un peu plus compliqué. Surtout quand, de Paris, on en aperçoit seulement, et par beau temps, Belle-Ile, La Trinité, Bréhat ou Saint-Cast. Sur place, les choses ne sont pas simples non plus, une langue se meurt et des mots sont vidés de leur sens : le Marais Breton ne serait plus en Bretagne, pas plus que le château des Ducs, de Bretagne malgré tout. On la devine à peine mais c'est encore trop. Ainsi les autorités ont voulu en ce début de siècle construire une déchetterie sur le site de la « légendaire » bataille de Saint-Aubin-du-Cormier. Face aux protestations d'historiens renégats sans doute, cela n'a pu se faire, pas plus que la centrale de Plogoff n'a vu le jour. Il y aurait de la résistance dans les caboches ?

Se cacherait-il là ce pays ?

Dans les limbes d'un « inconscient collectif breton » ? La formule a jailli autour du couscous qui réunissait les huit premiers auteurs des 111. 111 pour que cela n'ait pas l'air exhaustif, ni fini. Plutôt un début, une trinité sans prétention.

Afin de sceller la naissance du projet, nous avons commencé d'élaborer la liste en ce jour d'automne 2005, décidés à assumer sa nature forcément subjective. Plus tard, de huit auteurs, l'équipe rédactionnelle est passée à vingt, puis trente et enfin quarante portraitistes, l'expansion se faisant dans une belle et constructive effervescence.

Aujourd'hui, Bretagne incertaine, voilà 111 des tiens, porte-plumes racés, pionniers en tous genres, bourlingueurs des énièmes rugissants, poétesses, aventuriers au destin tragique, militants obstinés, peintres, beaux vivants, esthètes habités, coureurs et rameuses insatiables.

Ne partagent-ils pas des valeurs cardinales, d'appuyés traits de caractère ? N'ont-ils pas un air de famille celles et ceux-là qui sont nés ou ont grandi dans la petite péninsule ou encore qui y sont « nés par l'esprit », comme Paul Sérusier, Georges Perros ou encore Julien Gracq ?

Ainsi, à défaut de Bretagne, se pourrait-il que les Bretons existent ?

Frank Darcel

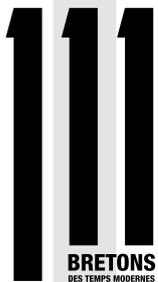
CONTACT PRESSE :

Patricia teglia - 3, rue du Fer à Cheval 44100 Nantes
Tél : 06 85 11 10 85 - 02 51 72 07 67 / Fax : 02 51 72 09 06
E.Mail : patricia@aura.com / www.aura.com

ÉDITIONS FITAMANT - BP 16 - Rue Menez Caon - 29560 TELGRUC SUR MER
Tél. 02 98 27 37 66 - Fax 02 98 27 37 65 - email : 111@fitamant.fr



ArMen



BRETONS
DES TEMPS MODERNES

LES 111 (classés par ordre alphabétique dans le livre)

Littérature

Jack Kerouac
Victor Segalen
Georges Perros
Max Jacob
Xavier Grall
Paol Keineg
Roger Vercei
Morvan Lebesque
Pierre-Jakez Hélias
Yves Elleouet
Saint-Pol-Roux
Jacques Josse
Jacques Vaché
Jean-Edern Hallier
Eugène Guillevic
Louis-Ferdinand Céline
Alain Robbe-Grillet
André Breton
Jean-Pierre Abraham
Donatien Laurent
Michel Le Bris
Julien Gracq
Louis Guilloux
Philippe Le Guillou
Angela Duval
Nina Bouraoui
Danielle Colobert

Arts Graphiques

Tal Coat
Yves Tanguy
Jean-Charles Blais
Jacques Villeglé
François Dilasser
Geneviève Asse
Raymond Hains
Alain Le Querrec
Mathurin Meheut
Jean Bazaine
Jean-Julien Lemordant
Maurice Le Scouezec
Jeanne Malivel
René Yves Creston
Jean Deyrolle
Paul Sérusier

Journalistes / aventuriers / divers...

Charles Tillon
Odette du Puigaudeau
Gilles Toumelin
Jeanne Laurent
Daniel le Flanchec
Alphonse Arzel
Jean-Claude Pierre
Armand Robin
Yves Coppens
Général de Bollardière
Michel Thersiquel
Jean-Loup Chrétien
Mona Ozouf
Philippe Abjean
Jean Cremet
Annick Cojean
Marcel Callo

Mode, design, gastronomie ...

Olivier Rollinger
Joseph Savina
Pascal Jaouen
Frères Bouroullec

Entrepreneurs et mécènes

Gwenaël Bolloré
François Pinault
Alexis Gourvennec
Christian Guillemot
Edouard Leclerc

Événementiel

Jean-Pierre Pichard
Jean-Bernard Vighetti
Yann Kersalé

Audiovisuel

Yann Parenthoen
Patrick Le Lay
Jean-Yves Lafesse

BD

Petillon
François Bourgeon

Tramber
Jean-Claude Fournier

Architecture

Roger le Flanchec
Christian de Portzamparc

Politique

Aristide Briand

Musique

Frehel
Christophe Miossec
Alan Stivell
Denez Prigent
Erik Marchand
Yann Tiersen
Polig Montjarret
Glenmor
Nolwen Korbell

Mouvement breton

Emile Masson
Yann Sohier
Lena Louarn
Joseph Martray

Cinéma

Alain Resnais
Jacques Demy
René Vautier
Bruno Collet
Albert Dupontel

Sports

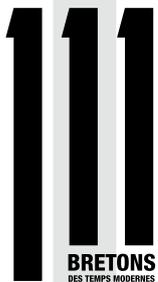
Anne Quéméré
Louison Bobet
Eugène Riguidel
Eric Tabarly
Faustine Merret
Christophe Le Roux
Christian Gourcuff
Bernard Hinault
Jean Robic
Ronan Pensec

CONTACT PRESSE : Patricia teglia - 3, rue du Fer à Cheval 44100 Nantes
Tél : 06 85 11 10 85 - 02 51 72 07 67 / Fax : 02 51 72 09 06
E.Mail : patricia@oura.com / www.oura.com

ÉDITIONS FITAMANT - BP 16 - Rue Menez Caon - 29560 TELGRUC SUR MER
Tél. 02 98 27 37 66 - Fax 02 98 27 37 65 - email : 111@fitamant.fr

ArMen





BRETONS
DES TEMPS MODERNES

Auteurs « 111 Bretons des temps modernes » :

Gérard Alle

Écrivain / Journaliste

Marie-Christine Biet

Journaliste

Sylvie Blottière

Historienne de l'art

José Louis Bocquet

Écrivain

Jean Bothorel

Écrivain / Journaliste

Bernadette Bourvon

Réalisatrice

Nathalie Burel

Écrivaine

Erwan Chartier

Journaliste

Jean Cléder

Essayiste / professeur de lettres

Frank Darcel

Écrivain / musicien

Denise Delouche

Historienne de l'art

Gildas Desroseaux

Journaliste

Alexandre Fillon

Journaliste

Roger Faligot

Écrivain / historien

Josiane Gueguen

Journaliste

Xavier Guezou

Networker

Alain Jegou

Écrivain / poète

Yannick Le Bourdonnec

Essayiste / journaliste

Véronique Le Bris

Journaliste

Didier Le Corre

Rédacteur en chef de Bretons

Marc Le Gros

Écrivain

Ronan Le Flécher

Journaliste

Yvon Le Men

Poète / écrivain

Bernard Le Nail

Écrivain / éditeur

Bernard Le Solleu

Journaliste

Charles Madezo

Écrivain / essayiste

Vincent Mignot

Journaliste

Alain-Gabriel Monot

Écrivain / professeur de lettres

Arnaud Morvan

Journaliste

Jean-Pierre Nédelec

Écrivain

Cyril Neyrat

Journaliste

Anthony Palou

Écrivain / journaliste

Gilles Plazy

Écrivain

Dominique Rabourdin

Journaliste / écrivain

Yann Rivallain

Rédacteur en chef d'ArMen

Yvon Rochard

Journaliste

Aurélie Thépaut

Journaliste

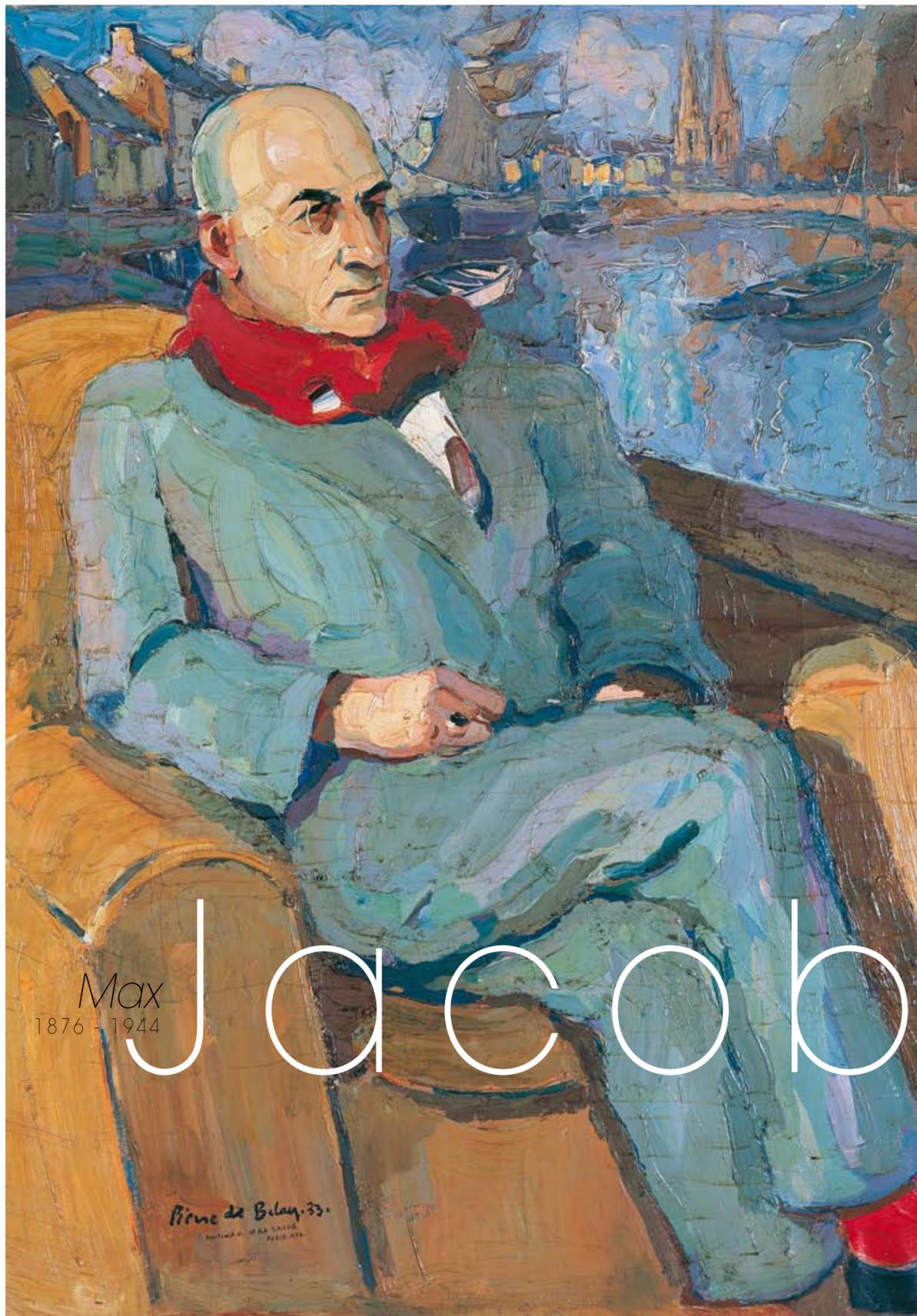
Michel Troadec

Responsable culture Dimanche Ouest-France

CONTACT PRESSE : Patricia teglia - 3, rue du Fer à Cheval 44100 Nantes
Tél : 06 85 11 10 85 - 02 51 72 07 67 / Fax : 02 51 72 09 06
E.Mail : patricia@aoura.com / www.aoura.com

ÉDITIONS FITAMANT - BP 16 - Rue Menez Caon - 29560 TELGRUC SUR MER
Tél. 02 98 27 37 66 - Fax 02 98 27 37 65 - email : 111@fitamant.fr

ArMen



Il faudrait posséder un prisme aux propriétés singulières pour embrasser l'œuvre de Max Jacob d'un seul regard. Et quand bien même, les diffractions seraient multiples, les couleurs parfois inconnues, le champ visuel distordu. Car, dans cette œuvre picturale, mais surtout littéraire, qui comprend une quarantaine d'ouvrages (au nombre desquels romans, essais et surtout poésie), le rêve vient souvent le disputer à une réalité écartelée entre acrobaties de l'esprit et du langage, entre gouaille populiste et mysticisme fervent.

L'homme aime en effet les associations d'idées excentriques ou burlesques, mais aussi les ruptures. Rupture tout d'abord avec le milieu bourgeois dont il est issu, puis éloignement de ses origines juives lorsqu'il obtiendra le baptême catholique. Le poète n'est pas en reste et rompra définitivement avec un classicisme qui n'est plus de mise chez les esprits enfiévrés de ce début de siècle, annonçant en éclaireur la véritable modernité de l'ère des machines. Max Jacob sera toujours là où on ne l'attend pas, en retraite quasi monastique alors qu'on l'imaginait courant les soirées mondaines, à Paris lorsqu'on le croyait en Bretagne.

Cette Bretagne qui le vit naître en 1876, à Quimper, au sein d'une famille respectée d'origine juive prussienne. Le père de Max, Lazare Jacob, était le maître tailleur chemisier de la bourgeoisie quimpéroise, officiant dans sa boutique située au numéro 8 de la rue du Parc. Le jeune Max, après des études brillantes au lycée de La Tour-d'Auvergne de Quimper, "montera" à Paris en 1895 pour suivre les cours de l'école coloniale. Études supérieures qu'il abandonnera rapidement pour se consacrer à la critique d'art, puis à l'écriture et à la peinture. Installé dans le XVIII^e arrondissement, dans le voisinage du Bateau-Lavoir*, lieu mythique dont il aurait trouvé le nom, il partagera quelque temps son appartement avec Pablo Picasso.

Témoin privilégié de la naissance du cubisme, Max Jacob s'adonne alors à la pratique de la gouache, travaillant la géométrie des formes dans ses œuvres les plus intéressantes. D'autres peintures, plus alimentaires et inspirées des paysages de Paris, des bords de Loire ou de Bretagne, lui alloueront des ressources que ses premiers écrits ne peuvent lui apporter.

Passionné d'astrologie et de kabbale, le Quimpérois continue en parallèle à scruter les au-delà possibles. Il a aussi recours à des drogues comme l'éther, dans le but de s'étourdir autant que de chercher une quelconque vérité. Mais le Christ lui apparaît une première fois en 1909 dans son appartement de la rue Ravnigan et la vision, que d'aucuns imaginent sous influence, l'oriente vers la foi catholique. L'expérience sera rééditée en 1914. Dans l'élan, il se fera baptiser en 1915 sous les yeux de Picasso, son parrain. Ce dernier aura entre-temps illustré les premières œuvres de poésie en prose de Max Jacob, *Saint Matorel* en 1911 et *Le Siège de Jérusalem* en 1914.

La Bretagne, que Max Jacob continue à avoir "dans les doigts, dans l'œil et dans le cœur", l'amène à publier en 1911 un recueil de chants celtiques intitulé *La Côte*. L'ouvrage se compose de poèmes et de contes en breton

que l'auteur a collectés auprès d'ouvriers brodeurs travaillant au service de son père. Lors de la première édition, le poète reproduit les textes dans leur langue d'origine. Dans sa correspondance avec Jean Grenier, il écrira : "*La Côte* est l'expression la plus pure de ma vérité intérieure..."

Plus tard, l'insatiable chasseur de songes expliquera dans la préface d'une de ses œuvres majeures, *Le Cornet à dés* (1917), comment il va chercher dans son propre inconscient les clés du surnaturel, énumérant les procédés utilisés : "mots en liberté, associations hasardeuses des idées, rêves de la nuit et du jour, hallucinations, etc." Procédés dont les surréalistes s'inspireront par la suite.

En 1921, Max Jacob prend pour la première fois ses distances avec la vie parisienne en se retirant à Saint-Benoît-sur-Loire. C'est à ce moment que paraît une autre œuvre poétique importante, *Le Laboratoire central* (1921), empreinte d'une certaine gravité et qu'il dédicace à sa mère, Prudence. La retraite dure jusqu'en 1928. Durant cette période, Max rédige plusieurs romans dont *Le Terrain de Bouchaballe*, un ouvrage se référant à la construction mouvementée du théâtre de Quimper qui porte aujourd'hui son nom. C'est également en 1928 qu'il dessine une quarantaine d'œuvres qu'il rassemble sous le titre *Visions des souffrances et de la mort de Jésus, fils de Dieu*.

Peu après, de retour à Paris, il reprend une vie dissolue, continuant néanmoins à écrire de nombreux livres dont un recueil de poèmes, *Rivages*, et un essai, *Bourgeois de France et d'ailleurs*, paru en 1932. Il écrit également pour le théâtre, ainsi que pour l'opéra, en particulier celui du *Bal masqué* de Poulenc.

Mais un dégoût de la ville et le désir de "vivre dans l'humilité, l'obscurité et la prière obstinée" le ramènent à Saint-Benoît-sur-Loire en 1936. Le monde s'assombrit, la guerre approche... on trouvera la trace de cette angoisse dans son œuvre posthume. Il est surveillé par la Gestapo à partir de 1940 et est contraint par la police française de porter l'étoile jaune. Après son frère Gaston en 1943 et sa sœur Myrthe Léa, c'est au tour de Max d'être arrêté le 24 février 1944. Il meurt d'une pneumonie le 5 mars, au camp de Drancy, alors que Jean Cocteau vient d'obtenir sa libération auprès des Allemands.

De nombreuses œuvres de Max Jacob seront publiées après sa mort, comme *Derniers poèmes en vers et en prose* (1945), *Méditations religieuses* (1947) ou encore *Poèmes de Morvan le Gaélique* (1950), ainsi que ses correspondances avec Jean Cocteau et Jean Paulhan, entre autres. Autant de témoignages incontournables des déflagrations artistiques et des tragédies humaines qui furent l'apanage de cette première moitié du XX^e siècle. Période que Max Jacob traversa en médium génial puis en martyr, éternellement brillant.

* Le Bateau-Lavoir est un immeuble de Montmartre situé place Émile-Goudeau. Transformé en cité d'artistes au confort précaire, il vit se croiser peintres et hommes de lettres de la fin du XIX^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale.



Jeanne 1902 - 1989
Laurent

Au Palais des Papes d'Avignon, quatre salles baptisées "Prince de Hombourg", "Lorenzaccio", "Don Juan" et "Hamlet" sont réunies sous le nom d'Espace Jeanne-Laurent. Hommage à celle qui, en demandant à Jean Vilar de prendre la direction du festival d'Avignon (avant de le faire nommer à la tête du TNP), a fait de cette ville la grande capitale du théâtre.

Entre 1945 et 1952, depuis son poste de sous-directrice du Théâtre et de la Musique au ministère de l'Éducation nationale (le ministère de la Culture n'avait pas encore été inventé), la Bretonne Jeanne Laurent a impulsé le mouvement de décentralisation théâtrale, sans l'inventer à proprement parler. Elle s'appuie alors sur l'installation de troupes fixes en province, "foyer permanent de création entraînant l'enrichissement de la vie culturelle par le contact de la population avec des artistes, travailleurs au milieu d'autres travailleurs".

"Mais, insiste le comédien rennais Hubert Gignoux, actions et rêves épars se seraient peut-être perdus si Jeanne Laurent n'en avait rassemblé et noué les fils d'une main de fer. Si, de sa volonté personnelle nourrie d'une parfaite connaissance des expériences antérieures, elle n'était pas parvenue à faire une volonté d'État."

En six ans, avant que Malraux ne la "débarque" cavalièrement, Jeanne Laurent aura eu le temps de fonder cinq centres dramatiques. "Il s'est passé à peine six mois entre le dépôt de projet du Centre dramatique de l'Ouest et la première représentation", rappelle Hubert Gignoux.

Cette femme décidée avait vu le jour dans une famille paysanne à Cast, près de Châteaulin. Élève brillante poussée par les religieuses jusqu'au baccalauréat, licenciée en lettres classiques de l'Université catholique d'Angers, l'étudiante se disait qu'elle ne serait jamais malheureuse entourée de livres. D'où sa décision d'intégrer l'École des Chartes, qui allait lui ouvrir les portes du service des Monuments historiques, au sein du ministère de l'Éducation, en 1930. Sept ans plus tard, elle optait, par opportunité plus que par choix, pour le Bureau de la musique, des spectacles et de la radiodiffusion, au sein du même ministère.

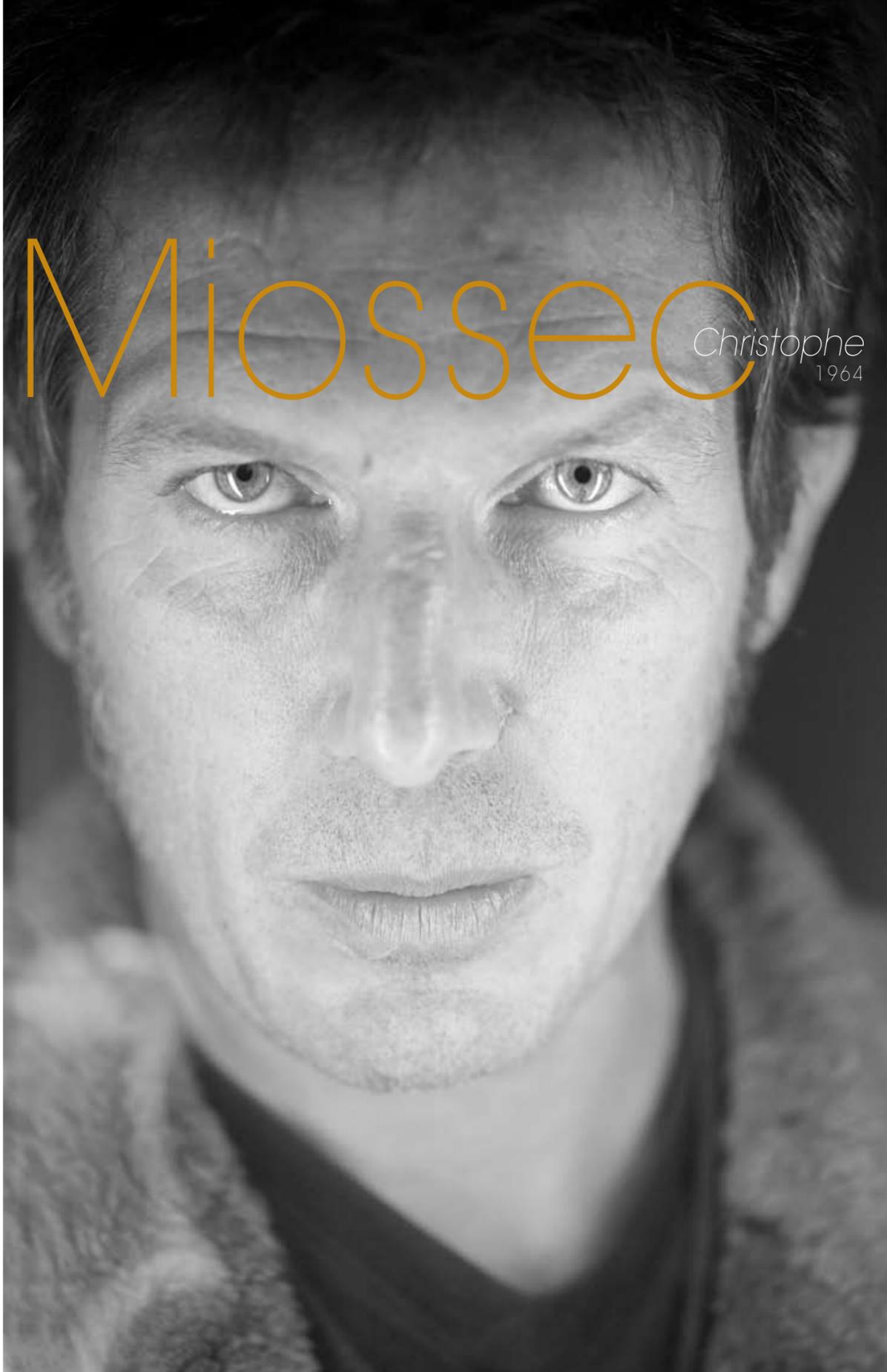
De 1930 à 1937, "la profonde crise favorise la prise de conscience par les intellectuels des dangers de la modernité, analyse sa biographe, l'universitaire rennais Marion Denizot. [...] Par ailleurs, le Front populaire a marqué de son empreinte la société française grâce à ses lois sur les congés payés et son effort pour la démocratisation de l'accès à la culture." La future action de Jeanne Laurent en sera marquée, tout comme le travail réalisé au service du théâtre sous Vichy, où cet art est florissant, tant à Paris que dans les troupes constituées au niveau régional. De là à accuser Jeanne Laurent de collaboration, il n'y a qu'un pas que les tenants de la tradition théâtrale parisienne franchiront une fois la paix revenue. Elle se battra pour son honneur et obtiendra la médaille de la résistance en 1947. "Jeanne Laurent a fait partie de ces sympathisants qui ont utilisé leur activité professionnelle pour apporter une aide non négligeable aux actions des combattants clandestins", explique Marion Denizot.



"Mère Courage" pour ses admirateurs, dictatrice pour ses ennemis qui la surnommaient "la tsarine", Jeanne Laurent ne devait son poste qu'à ses capacités et son travail. Et à une ténacité toute bretonne. Car, de Cast à Paris, Jeanne Laurent n'a jamais renié ses racines. Elle revenait chaque année en vacances dans sa commune natale où elle renouait avec plaisir avec la langue bretonne de son enfance et s'y était réservé un appartement en restaurant la vieille maison familiale. Jeanne Laurent aimait profondément sa région natale à laquelle elle a rendu hommage dans son livre *Bretagne et Bretons*, démolissant au passage quelques mythes et dénonçant le saccage de certains paysages.

"C'était une petite dame énergique, un peu voûtée à la fin de sa vie, mais l'œil toujours pétillant", raconte son petit-cousin, le Brestois Hervé Gouérou, "pris en main" par sa grand-tante lorsqu'il arrive à Paris dans les années 1960, afin d'étudier la médecine. "Elle m'emmenait au théâtre - elle avait toujours des places réservées - ou bien dans les galeries de peinture où elle était manifestement bien connue." Avec cette parente hors du commun, le jeune Finistérien allait découvrir Bazaine, Beaudin, Estève, Léger... La peinture était l'autre passion de Jeanne Laurent. Elle avait rassemblé, à la fin de sa vie, une collection alors évaluée à vingt millions de francs.

Elle n'oubliait pas le théâtre pour autant, "se révélant essayiste souvent polémique", selon Marion Denizot. "Pour elle, Malraux avait dénaturé la décentralisation, l'avait embourgeoisée", explique Hervé Gouérou. Jeanne Laurent est morte en 1989, sans avoir jamais écrit ce livre sur Jean Vilar qu'elle mentionnait parfois. "Je n'ai rien fait !", s'accusait-elle alors auprès de Catherine Bazaine. Il est des oisivetés moins productives...



Miossec

Christophe
1964

Christophe Miossec aime Brest. Il peut en parler pendant des heures. On imagine alors une sorte de principauté grise posée à la pointe du Léon, obéissant à ses propres règles, obscures pour la plupart des Bretons, opaques pour la majorité de la planète.

S'il est des villes frontalières, Brest est en fait une ville frontale. Sentinelle continentale s'opposant au vide de l'océan, la plus occidentale des cités rasées pendant la guerre 1939-1945 est aussi une ville double dont les *Ti zefs** s'accommodent sans mal. Il y a celle dont on se souvient, celle d'avant les bombardements, et la ville actuelle dans laquelle on marche. Une dualité qui travaille les caractères.

Celle d'avant, Christophe l'a vue sur les photos que conservaient ses parents. Il a eu cette intuition d'une rue de Siam grouillant de matafs assoiffés de terre. Et si les photos manquaient de cette période, il y a toujours quelques instants de *Remorques*, le superbe film de Jean Grémillon, dont Miossec sait exactement quelles scènes sont tournées à Brest, quelles autres en studio.

Il est né dans la ville en 1964 ; la vie de sa famille était intimement liée à celle de l'arsenal. Il a connu les baraquements, souvenir de l'après-guerre. Son école primaire était en préfabriqué, un cadeau des Canadiens débarqués en 1944. "L'hiver, il y a avait tellement de boue entre les baraquements que la cour de récréation ressemblait à une scène de *La Ruée vers l'or...*", se souvient-il. L'école s'appelait Notre-Dame-de-Kerbonne ; Christophe fera ses études secondaires chez les curés également. Il y apprendra à combattre la douleur comme goal d'une équipe de handball médaillée de Bretagne, attendant l'impact de la balle dans des poses quasi christiques. Le mouvement punk est arrivé à point pour qu'il ne songe pas à entrer dans les ordres. Le Breton attendait sûrement ce truc débarqué de la perfide Albion avec impatience. Le punk était frontal et faisait du passé table rase, ça collait parfaitement. Des influences catholiques et punks, Christophe a fait son propre mélange. Il a compris qu'il était fait pour donner avant de recevoir, on s'en rend compte en écoutant ses chansons qui sillonnent le rapport amoureux : "le couple, c'est le premier drame, la première aventure personnelle", confie-t-il dans *Bretons* d'août 2005. Donner avant de recevoir : un concept valable aussi dans la confrontation physique.

"Brest est une ville rude", annonce-t-il aujourd'hui à ses musiciens avant d'y revenir en concert. Surtout quand les amis d'Ouessant débarquent dans les sous-sols du Vauban, le club rock le plus à l'ouest du continent. L'aventure musicale a commencé par un rôle de guitariste au sein du groupe post-punk brestois Printemps noir. C'était au début des années 1980 : les quatre musiciens distillaient une *cold wave* atlantique avec des mines concernées, marque de l'époque. Quand le groupe se dissout, Christophe s'oriente vers le journalisme. Il passera par Rennes où il sera critique de rock à *Ouest-France*, Paris où il officiera pour TF1 à l'élaboration de bandes-annonces, et l'île de La Réunion. Tout cela manque d'urgence : Miossec plaque tout et revient à Brest. Le presque trentenaire retrouve sa chambre

d'enfant, les mêmes posters sont punaisés au mur depuis le Printemps noir.

Nous sommes alors en 1993, l'ex-journaliste a vendu tout ce qu'il possédait pour acheter un quatre-pistes. Il enregistre des maquettes et donne quelques concerts avec le guitariste Guillaume Jouan et le bassiste Bruno Leroux, deux autres Brestois. Miossec est alors un nom de groupe. "Comme il n'y avait pas de chant, je m'y suis mis. Et comme il n'y avait pas de textes, fallait en écrire", explique Christophe. Grâce à Jean-Luc Germain du *Télégramme* et à Jean-Daniel Beauvallet des *Inrockuptibles*, la maquette va être commentée, exposée à la bonne lumière. Et Miossec décroche un contrat avec le label Play it again Sam, basé à Bruxelles.

La maquette devient un album, *Boire*, qui sort en 1995. Le disque sonne comme une claque sèche dans le Lanterneau du rock français. C'est direct, on n'y est plus habitué et ça fait du bien. À la suite de *Boire* sortiront *Baiser* et *À prendre*, auxquels participeront, entre autres musiciens, le multi-instrumentiste Olivier Mellano et le toujours fidèle Guillaume Jouan. Les photos des trois albums sont dues à l'énigmatique Richard Dumas, un ami que Christophe croisait aux concerts de l'Ubu durant sa période rennaise. Le succès de la trilogie fait du Breton un auteur en vue, il écrit pour beaucoup dans la foulée mais sa fierté est d'avoir apposé son nom sur les albums d'Alain Bashung et Juliette Greco.

En parallèle, Miossec fait une incursion dans le cinéma en jouant dans le film de Pascale Breton, *Illumination*. Avec sa gueule à la James Caan, on lui propose ensuite un premier rôle dans un film rétro, celui d'un ancien d'Indochine. Il décline. "Chacun son boulot !", rigole-t-il. Avec son vrai boulot, il enchaîne au XXI^e siècle, accompagné de nouveaux musiciens, des albums qui seront autant de succès critique, atteignant tous tranquillement le Disque d'Or. *Brûle* sort en 2001, réalisé par Mathieu Ballet. Suivent les fruits de la collaboration avec le réalisateur Jean-Louis Pierot, *1964* tout d'abord, puis *L'Étreinte*, qui entre en bacs en 2006, le jour de la Saint-Christophe. L'illustration de *L'Étreinte* est l'œuvre du peintre Paul Bloas.

Au moment de *1964*, Christophe s'est installé à Bruxelles où il apprécie la simplicité et la gentillesse des gens. Son amie flamande l'a initié à la courte mais complexe histoire de Belgique, marquée par les conflits linguistiques entre les deux communautés, flamande et wallonne. Christophe, lui, préfère à l'étranger se dire breton plutôt que français - "cela facilite les contacts", explique-t-il. Mais il songe maintenant à quitter Bruxelles avec son amie et s'installer quelque part dans le nord Finistère. Pas trop loin de Brest. Pas facile à quitter, "la ville dure, solide" telle que la décrit Genet dans *Querelle de Brest*. À ce sujet, Christophe raconte : "Fassbinder était venu dans la rade faire des repérages pour l'adaptation de *Querelle*. Mais il a eu comme un choc en découvrant la ville, elle ne ressemblait pas à l'idée qu'il s'en faisait. Il est reparti avec son équipe et a reconstruit Brest en studio à Berlin..."

Aimer Brest, ça ne s'apprend pas !

**Ti zefs* : surnoms donnés aux habitants de Brest